

Festival de

septembre-décembre 2016

l'incertitude

Festival de



FONDATION
CALOUSTE GULBENKIAN
DÉLÉGATION EN FRANCE

l'incertitude

Festival de

l'incertitude

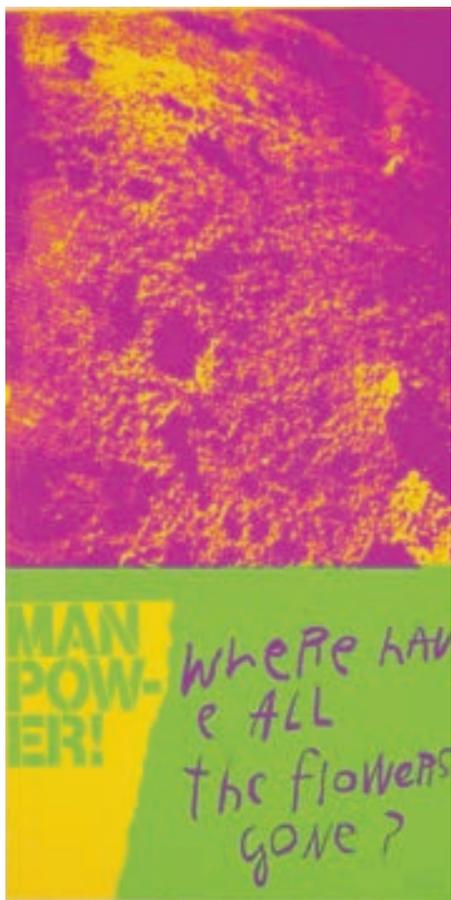
Festival de

l'incertitude

En cette fin d'année 2016, nous célébrons l'incertitude et l'utopie en tant que porteuses d'avenir. C'est pourquoi nous modifions le format habituel de ces programmes d'activités, en les parant d'un peu plus de contenu et, pensons-nous, d'intérêt. L'année 2016 porte naturellement la marque de l'incertitude et de l'utopie. Non pas seulement parce que l'incertitude défie et perturbe l'ordre que les sociétés essaient patiemment et péniblement de construire afin de garantir leur permanence à travers le temps. Et pas non plus seulement parce que l'on fête cette année les 500 ans d'existence du terme « utopie », inventé par Thomas More dans le livre célèbre qu'il publia sous ce titre. Mais bel et bien parce que l'incertitude est constitutive de l'univers dans lequel nous vivons, donnant la mesure de l'étendue de notre ignorance de la dynamique des phénomènes naturels. Et surtout parce qu'aucune société ne peut s'accorder le luxe de croire qu'elle restera bien adaptée à son milieu à moins d'accueillir et de stimuler son potentiel interne de changement. La mondialisation nous offre une image du monde d'une grande complexité. Il nous faut, une fois de plus, nous poser la question centrale de savoir quelle est la meilleure forme de gouvernement auquel nous aspirons et pour lequel il nous faut donc préparer le terrain. L'avenir, on le cherche, jamais on ne le trouve. C'est là la raison principale pour laquelle nous proposons un « Festival de l'incertitude » : rien n'est permanent ; tout se transforme. Nous sommes toujours de passage.

João Carça

Directeur de la Délégation en France de la Fondation Calouste Gulbenkian



© Corita Kent
Courtoisie du Corita Art Center, Immaculate Heart Community, Los Angeles et de la Galerie Joseph Allen, Paris

Un projet de la Délégation en France de la Fondation Calouste Gulbenkian, avec le commissariat de Paulo Pires do Vale

« Déséquilibrer pour rééquilibrer »
Robert Bresson¹

I
Parce que l'incertitude et le vide nous font peur, les institutions cherchent à rassurer les consciences et à promouvoir une stabilité (illusoire). Elles privilégient la sécurité, les certitudes qu'assure l'autorité et la constitution d'identités (en apparence) fortes. C'est pourquoi les institutions constituent, dans les termes de Michel de Certeau, des « sociétés d'assurance qui protègent contre la question de l'autre, contre la folie du <rien> »².

Certitude et sécurité sont ainsi associées à la répétition du déjà-connu, à l'habitude, à la tradition dont nous héritons, si souvent tenue pour intouchable – et sont une façon de neutraliser la *différence*, l'*autre*, la proposition qui vient remettre en cause l'état de choses présent.

Dans le cadre de ce Festival, au contraire, nous célébrons l'incertitude comme étant l'espace spacieux des possibles, dans une fête de rencontre de la communauté, créant d'une certaine manière cette même communauté. Nous voulons faire l'éloge de la plasticité (signe de vie) et non celui de la rigidité (reflet de la mort). Reconnaître la différence comme essentielle pour la constitution de quelque identité que ce soit mais sans vouloir l'y subsumer. Nous souhaitons souligner l'importance de ce que Nietzsche a appelé la *Force plastique*³ : cette force active qui permet à une personne de se développer de manière originale et indépendante, de « faire soi » et d'assimiler le passé et les influences qu'elle a reçues, de guérir ses blessures, de réparer ses pertes, d'affronter l'incertain. Le pouvoir fragile de la métamorphose.

Pour appréhender l'incertitude, nous nous focalisons sur deux concepts : l'intranquillité et l'utopie – qui donneront lieu à des moments d'expositions et de conférences différents, mais aussi à des rapprochements et à des croisements. Après tout, aussi bien l'une que l'autre renvoient à l'idée du nécessaire déséquilibre introduit dans un système : une inadaptation qui perturbe et subvertit l'ordre établi. Après avoir fait l'expérience de ce déséquilibre, on ne peut plus, de manière sereine, revenir à l'ordre ancien. Commence alors une forme d'*autrui*.

II
Le terme « autrui » et la forme verbale « en nous autruiant » apparaissent dans le *Livre de l'intranquillité* de Bernardo Soares – associés dans les deux cas au terme d'imagination⁴. S'autruiifier, c'est ainsi le mouvement par lequel un individu en devient un autre. Non pas au sens le plus prévisible du masque, bien plutôt au sens de construction permanente de l'identité, d'un Je qui, en fin de compte, est déjà autre, non pas seulement par rapport aux autres, mais différence en soi-même. Nous sommes *autrui* radicale, comme le révèle la formule de Paul Ricoeur « soi-même comme un autre ». L'altérité se trouve déjà à l'intérieur de l'ipséité – dans les influences, dans les lectures, dans la tradition et l'éducation reçues, dans les désirs, dans l'inconscient, dans le refoulé, dans ce dont nous sommes capables sans encore le savoir, dans l'autre qu'un jour nous serons.

L'*autruiification* est caractéristique de l'œuvre de Fernando Pessoa : la dé-subjectivation, la démultiplication du Moi, qui est en définitive une forme d'effacement de soi. Les hétéronymes sont cette façon de créer d'autres vies, d'autres

styles d'écriture, d'être autre : « Jamais je ne me sens plus portugaisement moi que lorsque je me sens différent de moi – Alberto Caeiro, Ricardo Reis, Álvaro de Campos, Fernando Pessoa, et tous ceux qu'il y a pu y avoir ou qu'il y aura ».

III
Initier le parcours avec le *Livre de l'intranquillité* et mettre la bibliothèque personnelle de Fernando Pessoa au centre de la première partie de l'exposition de ce Festival, c'est donner la possibilité d'entrer physiquement dans l'intranquillité, de la transformer en un espace physique : comprendre l'inquiétude dans les auteurs qu'il a lus, dans les thèmes qu'il a étudiés, dans ses intérêts, dans ses notes et dans les passages qu'il a soulignés. Sa bibliothèque, quoiqu'incomplète, est une sorte d'autoportrait : le résultat d'une vie, des circonstances, des rencontres, des hasards, des obsessions – par exemple, son intérêt pour l'astrologie (Pierre Leguillon). Elle nous montre aussi le paradoxe que Pessoa était pour lui-même : la multiplicité d'intérêts, de points de vue, l'hétérogénéité des thématiques, les contradictions dans les titres eux-mêmes... Plus que le fétichisme qu'il peut y avoir à exhiber les livres que le poète a possédés ou touchés, ce qui nous intéresse ici est que sa bibliothèque soit l'espace de l'incertitude elle-même, l'épicentre de l'intranquillité : un atelier. Un atelier dans lequel on pourra consulter des exemplaires de livres figurant dans sa bibliothèque, mettant en question la notion d'aura et de valeur (P. Leguillon). Nous mettons pour cela au centre de la pièce une table de travail, de rencontres, de recherche. Le temps de l'exposition, différents séminaires auront lieu ici, entourés par la bibliothèque de Pessoa. C'est un espace vivant, parce que le travail continue, l'inquiétude ne permet pas de stationner dans de fausses certitudes.

Penser un Festival qui d'emblée tient l'incertitude pour positive, nous a conduit à repenser ce qu'est une exposition et son espace : en l'ouvrant à l'insécurité, au vide et en refusant les structures et les repères habituels. Le transformer en une espèce d'atelier.

Ah, mais comme
je voudrais jeter
au moins
dans une âme
un peu de poison,
d'intranquillité
et de désarroi

IV
L'atelier, espace physique ou mental, est le lieu où cette dé-subjectivation peut avoir lieu. Cette histoire racontée par Philip Guston le révèle bien :

*Je pense que c'est John Cage qui un jour me l'a raconté : « quand tu commences à travailler, tout le monde est rassemblé dans ton atelier – le passé, tes amis, tes ennemis, le monde de l'art, et avant tout, tes idées – ils sont tous là. Mais à mesure que tu continues à peindre, ils commencent à sortir ; l'un après l'autre, et tu finis par te retrouver complètement seul. Alors, si tu as de la chance, même toi tu finis par sortir. »*⁵

L'atelier, lieu externe et interne, est l'ouverture d'un espace pour accueillir ce qui vient. Cet effacement progressif correspond même à un *oubli de soi*, à une forme d'*auto-suspension*. Se vider, plutôt que simplement vider. Cézanne écrit dans le même sens, concernant le rôle du peintre : « Toute sa volonté doit être de silence. Il doit faire taire en lui toutes les voix des préjugés, oublier, oublier, faire silence, être un écho parfait. »⁶ Cette forme d'*oubli*, d'*impersonnalité*, d'effacement et de destruction de l'image donnée (Fernando Calhau) est un état d'ouverture radicale. L'atelier est en ce sens un espace de trouble, d'imprévisibilité – d'intranquillité (João Onofre).

V
Tout comme les individus, les communautés peuvent et doivent être comprises sur ce mode d'*autruiification* et d'*imagination* inquiète. Qu'est-ce que l'utopie si ce n'est un autre nom pour le désir d'une autre façon d'être ? Un laboratoire où l'on teste des possibilités inattendues ? Un atelier ? Et cette possibilité fictionnelle, ce lieu sans lieu, trouble déjà ce lieu qui existe ici et maintenant. Cela me semble être sa principale fonction. Exercice d'imagination déjà présent et créateur de déséquilibres. Utopie concrète et déjà opérante – et pour que cela adienne, il faut être très réaliste, de manière à bien se connaître et à bien estimer la réalité, ses injustices et sa nécessité de changement, afin de proposer une autre réalité (là aussi, l'*Utopie* de More reste une référence avec ses deux Livres distincts).

Bernardo Soares a écrit : « Dépouvé de toute idée de l'avenir, nous n'avons pas davantage d'idée du présent, car le présent, pour l'homme d'action, n'est que le prologue de l'avenir »⁷ – et il a décrit en ces termes, incrédule et sans illusion, sa génération : « L'énergie nécessaire à la lutte est mort-née en nous, parce que nous sommes nés sans enthousiasme pour la lutte. »⁸

Une culture pourrait-elle dès lors exister sans une utopie en son sein, sans un « pari sur la transcendance » (George Steiner) ? La question « À quoi bon ? » ne reviendra-t-elle pas toujours ?

VI
L'utopie, comme l'a bien expliqué Paul Ricoeur en utilisant des concepts empruntés à Koselleck, est ce qui empêche que « l'horizon d'attente » se fonde dans « l'espace d'expérience », autrement dit, ce qui permet que l'on ne confonde pas l'espoir et la tradition, le désirable et l'effectif. Il suffit qu'existe une utopie pour qu'une question d'emblée apparaisse et nous inquiète : *et si ?* Cette inadaptation, c'est cela que crée l'utopie. La conscience d'un monde inachevé, non terminé, un mécontentement de ce qui existe déjà dans le présent, signalant une distance qui nous met en marche. Un port incertain pour le bateau sur lequel nous sommes déjà embarqués – la métaphore du bateau, de la cartographie et son rapport à l'Utopie, apparaît de manière récurrente dans l'Histoire. L'horizon de celui qui est embarqué, quoiqu'apparemment monotone, relève toujours de la promesse. Qu'il s'agisse de rentrer chez soi ou de découvrir le paradis inconnu.

La fiction utopique, qu'elle soit spatiale ou temporelle, est un laboratoire d'*autrui*. À dire vrai, parce qu'elle est une fiction présente, parce qu'on peut la lire et la connaître, elle n'est pas juste inexistante ou sans lieu : elle imprègne



© João Onofre
Cortais de l'artiste

déjà de sens et d'intranquillité ce lieu qui est le nôtre. Nous pouvons dire de l'île de l'Utopie, en adaptant une phrase de la Bible, ce que l'on y affirme du Messie: «Au milieu de vous, il y a quelqu'un que vous ne connaissez pas» (Jean 1: 26). Une «enclave», comme l'a appelée Fredric Jameson: «L'espace utopique est une enclave imaginaire à l'intérieur de l'espace social réel»⁹

L'Utopie est ainsi «un trou dans le réel» (Dora Garcia). La première fonction de l'utopie, comme l'a signalé Bloch, est de « manifester que le réel ne s'épuise pas dans l'immédiat » – le réel tend vers ce qui n'est pas encore. Elle fait apparaître sur les murs du réel des portes inattendues (N.Sousa Vieira): avec la possibilité de leur ouverture, avec l'incertitude de ce que l'on va trouver ou de ce qui va advenir une fois qu'elles seront ouvertes. C'est ainsi que s'ouvre dans la situation présente, même la plus désespérée, une possibilité de sortie, de fuite, d'une autre façon d'être. Et ce, même pour un condamné à mort (Robert Bresson) – ce qui revient à dire: pour nous tous.

Pointant vers des temps et des espaces lointains dans la science-fiction, quoiqu'étrangement proches, familiers et prévisibles (Douglas Gordon); luttant pour des valeurs et des droits ici et maintenant, attentifs à l'état actuel des injustices mais ne capitulant pas devant elles (Corita Kent); dans la proposition de mondes possibles encore que différents – où éducation et lucidité ne sont pas séparées, où esthétique et éthique sont des formes de construction de la société (Joseph Beuys, Constant). Même contre tout espoir (Lara Almarcegui), continuer à protéger la torche allumée au beau milieu des vagues (T. Hokkey). Et il est nécessaire d'imaginer cet homme heureux.

VII

De cette façon, contre l'atrophie de l'imagination, grâce à ce Festival, nous souhaitons rappeler que «l'imagination est un mode indispensable d'investigation du possible»¹⁰. Rappeler qu'elle est notre liberté – mais sans attendre de miracles. Cinq-cents ans après la publication de *l'Utopie*, plus que le texte ou le genre littéraire, ce qui nous intéresse est «l'impulsion utopique» (Bloch) et de promouvoir une herméneutique utopiste: ne pas cesser de lire la réalité de ce point de vue critique, à l'aide de clés herméneutiques utopiques. L'utopie n'est donc pas une question d'espace, ni même de temps – mais de point de vue, d'instrument d'analyse. Et si les «lieux sans lieu» étaient, déjà ici, le lieu instable et incertain d'où nous regardons l'état de choses présent? Plus que sa réalisation future, la fonction de l'utopie est la critique même du présent pour y comprendre l'intolérable. Chercher des options alternatives avec une *conscience anticipante*: «La conscience utopique – a écrit Ernst Bloch – veut voir très loin, mais en fin de compte, ce n'est que pour mieux pénétrer l'obscurité toute proche du Vécu-dans-l'instant, au sein duquel tout ce qui existe est en mouvement tout en étant encore caché à soi-même. En d'autres termes: on a besoin de la longue-vue la plus puissante, celle de la conscience utopique la plus aiguë, pour pénétrer la proximité la plus proche»¹¹. Dans les perspectives les plus diverses: éducative, politique, organisation de la propriété, productive, urbanistico-architecturale, technologique, religieuse, médicale, artistique, féministe, écologiste... La fonction des utopies est d'explorer des possibilités.

VIII

Les utopies échouent. Il est nécessaire que nous apprenions de ces échecs et d'admettre leur fragilité. Quand elles sont imposées et exécutées, elles deviennent fermées et totalitaires, et se révèlent rapidement dystopiques et tragiques (comme l'Histoire, la Littérature et le Cinéma nous l'ont montré). Même lorsqu'elles semblent être des propositions positives de modèles idéaux, elles ne sont que des «cartes et des plans à lire en négatif, comme ce que l'on peut faire après démolition»¹². Les modèles sûrs sont encore des manières de se conforter face à l'incertitude – recherche de recettes faciles et de sécurités bourgeoises. L'utopie n'est pas l'idéologie, ni un programme politique, et elle ne peut pas perdre sa capacité plastique de déconstruction et d'auto-déconstruction, ni son autonomie par rapport au pouvoir pour opérer sa fonction critique. Elle ne peut pas être complètement absorbée par la réalité si elle doit pouvoir exercer sa fonction perturbante – Tout comme l'art, selon Adorno.

Vivre, c'est «habiter dans la possibilité»¹³. C'est dans cette ouverture que nous sommes lancés à la naissance, c'est à l'état de naissance que nous retournons de manière récurrente durant notre vie, parce que c'est cette plasticité qui nous permet de vivre: la vie est ouverture. Non pas perfection mais incomplétude. La construction de la communauté et de ses institutions peut aussi apprendre de cela – et des fictions utopiques. C'est dans cet atelier imaginaire que nous construisons la communauté que nous désirons être et l'idée d'humain que nous visons. Les utopies les plus profondes et influentes ne concernent pas des lieux, la technologie extérieure ou la simple organisation urbaine ou sociale, mais portent sur ce que l'homme peut être.

Les utopistes allient, habituellement, une capacité réaliste d'analyse de la situation à une conception positive et optimiste sur l'homme: ils ont confiance dans sa capacité de développement et d'amélioration. Ils incitent donc à des actions révolutionnaires afin d'atteindre cette potentialité. C'est là une autre fonction de l'utopie, selon Bloch: produire de l'engagement, provoquer l'action, ne pas nous laisser les bras croisés – nous révéler à nous-mêmes comme étant capables.

Subversives, les utopies – et ce Festival – souhaitent ce que Pessoa, ou mieux encore, Bernardo Soares, a décrit en ces termes:

«Ah, mais comme je voudrais jeter au moins dans une âme un peu de poison, d'intranquillité et de désarroi»¹⁴.

Paulo Pires do Vale, commissaire

1 Robert Bresson, *Notes sur le cinématographe*. Paris, Gallimard, 2008, p. 45

2 Michel de Certeau, *Histoire et psychanalyse entre science et fiction*. Paris, Gallimard, 1987, p. 146

3 Friedrich Nietzsche, «De l'utilité et des inconvénients de l'histoire pour la vie» in *Œuvres Philosophiques complètes II. Considérations inactuelles I et II*. (sous la dir. de G. Colli et M. Montinari). Paris, Gallimard, 1990, p. 97

4 «Nous ne parvenons jamais à autrui, sauf en nous autruiant par l'imagination, devenue sensation de nous-mêmes.» (Fernando Pessoa, *Livre de l'intranquillité*. Traduction par Françoise Laye. Paris, Éditions Christian Bourgois, 1999, \$138, p. 160) et «c'est par imagination et par autrui que je les conçois et les éprouve.» (§266, p. 279).

5 Philip Guston, *Collected Writings, Lectures, and Conversations* (Sous la dir. de Clark Coolidge). Berkeley, University of California Press, 2011, p. 30.

6 Joachim Gasquet, *Cézanne*, Paris, Éditions Bernheim-Jeune, 1921.

7 Fernando Pessoa, *Livre de l'intranquillité*, \$306, p. 309

8 Ibid

9 Frederic Jameson, *Archaeologies of the Future. The Desire Called Utopia and Other Science Fictions*. London – New York, Verso, 2007, p. 15

10 Paul Ricoeur, *Philosophie de la Volonté II. Finitude et Culpabilité*, 1. *L'homme faillible*. Paris, Aubier, 1988, p. 161

11 Ernst Bloch, *Le principe espérance* t. 1. Paris, Gallimard, 1976, p. 21

12 F. Jameson, *Archaeologies of the Future*, p. 12

13 Emily Dickinson, *The Poems of Emily Dickinson*. Cambridge, The Belknap Press of Harvard University Press, 1999, #657: 'I dwell in Possibility – / A fairer House than Prose – / More numerous of Windows – / Superior – for Doors – (...)'

14 Fernando Pessoa, *Livre de l'intranquillité*, \$65, p. 96

exposition I. De l'intranquillité



© Pierre Leguillon
Coutoise de l'artiste



© Dora García
Coutoise de l'artiste et de Collection FRAC Lorraine

Bibliothèque particulière
de Fernando Pessoa
Casa Fernando Pessoa, Lisbonne

Fernando Calhau

Destruição, 1975
Vidéo, original en Super 8, couleur,
s/son, 3'39"
Musée Calouste Gulbenkian -
Collection Moderne, inv. IM6

Dora Garcia

*Golden sentence (Il y a un trou
dans le réel)*, 2005-2014
Feuille d'or sur mur, dimensions variables
Collection 49 NORD 6 EST- FRAC
Lorraine, Metz
Courtoisie de l'artiste et de Collection
FRAC Lorraine

Pierre Leguillon

*Tesouro transnacional
(à M. Ferdinand Personne)*, 2016
Livres, cageot, table avec impression
numérique
Collection Musée des Erreurs, Bruxelles

João Onofre

Untitled (vulture in the studio), 2002
SD video, couleur, son, 9'36"
Courtoisie de l'artiste

4 octobre > 6 novembre

© Fernando Calhau
Musée Calouste Gulbenkian - Collection Moderne



FESTIVAL DE L'INCERTITUDE

© Pierre Leguillon
Courtoisie de l'artiste



exposition II. Du possible



© Totoya Hokkei
Musée Calouste Gulbenkian
Collection du Fondateur

FESTIVAL DE L'INCERTITUDE



© Constant
Collection Gemeentemuseum, La Haye
Photo: Fondation Constant by Tom Haartsen

Atlas de géographie des enfants
 Rimbaud. Géographie physique, historique et politique à l'usage des lycées et des maisons d'éducation, par Félix Delamarche, revue et augmentée par Augustin Grosselin
 36 x 27 x 5 cm
 Collection Musée Rimbaud Charleville-Mézières

Lara Almarcegui
 Restaurant le Marché de Gros quelques jours avant sa démolition, Marché de Gros, San Sebastian, (de la série Entrepôts vides, démolitions et jardins familiaux), 1995-2002
 80 cm x 79 cm
 C print
 Courtoisie de l'artiste et de la Galerie Mor Charpentier, Paris

Joseph Beuys, Caroline Tisdall
 Report to the European Economic Community on the feasibility for founding a "Free International University for Creativity and Interdisciplinary Research" in Dublin
 Révision: Robert McDowell
 33 cm
 Dublin, Free University Press, 1976
 Collection Fondation Calouste Gulbenkian - Bibliothèque d'art

Robert Bresson,
 Un condamné à mort s'est échappé, 1956
 extrait (1'53"), loop
 © 1956 Gaumont/Nouvelles Éditions de Films

Constant
 Maze of moving Ladders, Amsterdam, 1967
 77,4 x 96,5 x 76,8 cm
 Cuivre, plexiglass et bois
 Collection Gemeentemuseum, La Haye

Michel Foucault
 Le Corps utopique suivi de Les Hétérotopies (conférences proférées les 7 et 21 décembre 1966 sur France Culture)
 Nouvelles Éditions Lignes, 2009

Michel Foucault
 « Les hétérotopies » et « Le corps utopique », podcast de 2 conférences radiophoniques diffusées le 7 et le 21 décembre 1966 sur France Culture dans l'émission « Culture française », © INA

Douglas Gordon
 Star Trek, predictable incident in unfamiliar surroundings, 1995
 Vidéo, couleur, non sonore, 23'
 Collection 49 NORD 6 EST
 Frac Lorraine, Metz

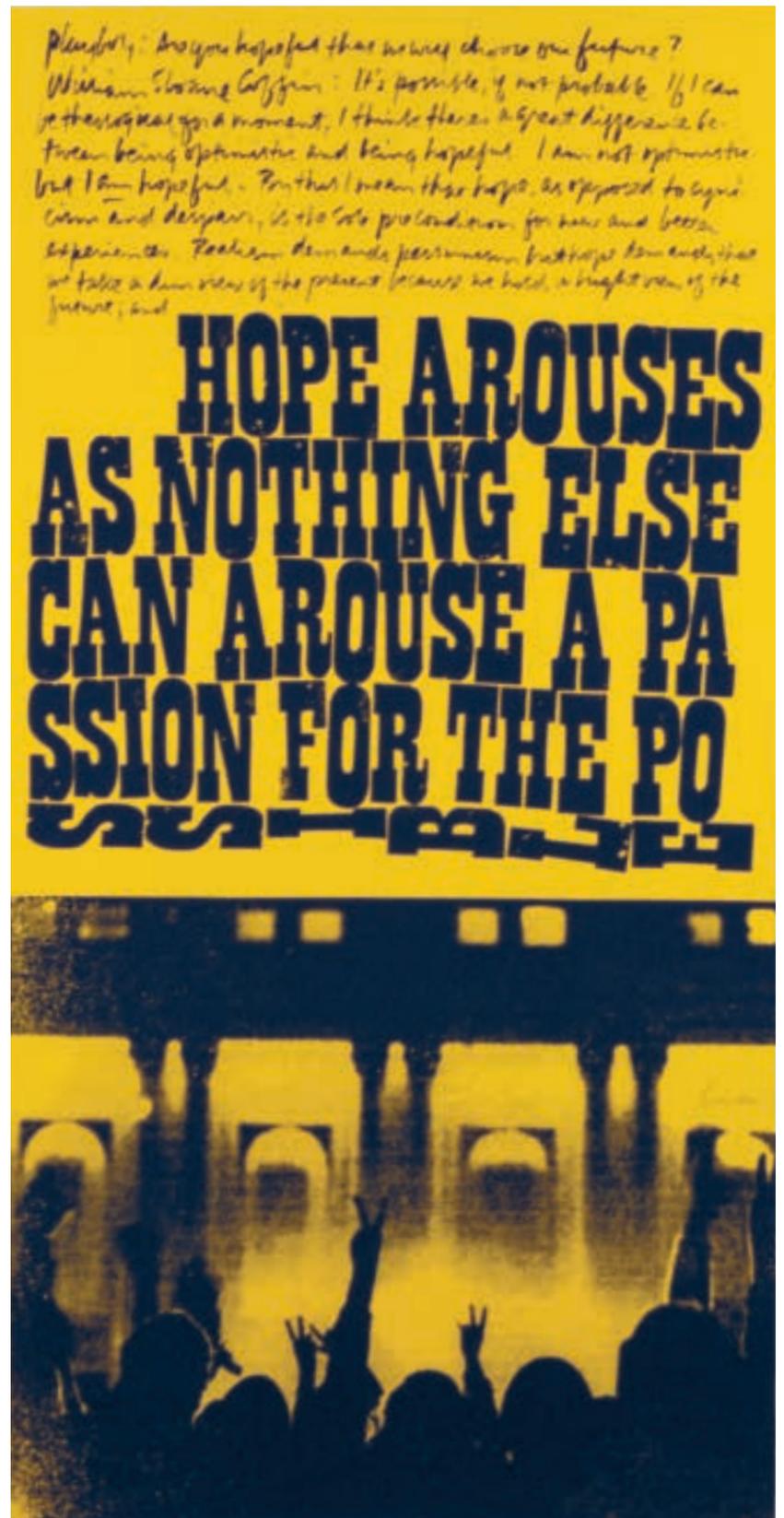
Totoya Hokkei
 L'Homme à la torche
 Japon, Edo, XVIII^e-XIX^e siècle
 20,5 x 18,1 cm
 Surimono, gravure sur papier
 Musée Calouste Gulbenkian
 Collection du Fondateur, inv. 1999C

Bas Jan Ader
 Art & Project Bulletin 89, Amsterdam, août 1975
 29,7 x 21 cm
 Collection Fondation Calouste Gulbenkian - Bibliothèque d'Art

Corita Kent
 a passion for the possible, 1969
 30 x 58,5 cm
 don't back up, 1967
 76 x 91 cm
 give a damn, 1968
 58,5 x 58,5 cm
 handle with care, 1967
 58 x 89 cm
 i'm glad i can feel pain, 1969
 29 x 58,5 cm
 let the sun shine in, 1968
 73,5 x 58,5 cm
 manflowers, 1969
 30 x 58,5 cm
 moonflowers, 1969
 58,5 x 30,5 cm
 morning, 1966
 sérigraphie sur papier pellow
 46 x 76 cm
 mystery of motion, 1964
 25 x 73 cm
 news of the week, 1969
 30 x 58,5 cm
 one must not cut oneself off from the world, 1967
 58,5 x 46 cm
 solw, 1967
 58 x 48 cm
 the heavens are yours, 1962
 64,7 x 77,7 cm
 Pour toutes (sauf si mentionné) : sérigraphie sur papier
 Courtoisie du Corita Art Center, Immaculate Heart Community, Los Angeles et de la Galerie Joseph Allen, Paris.

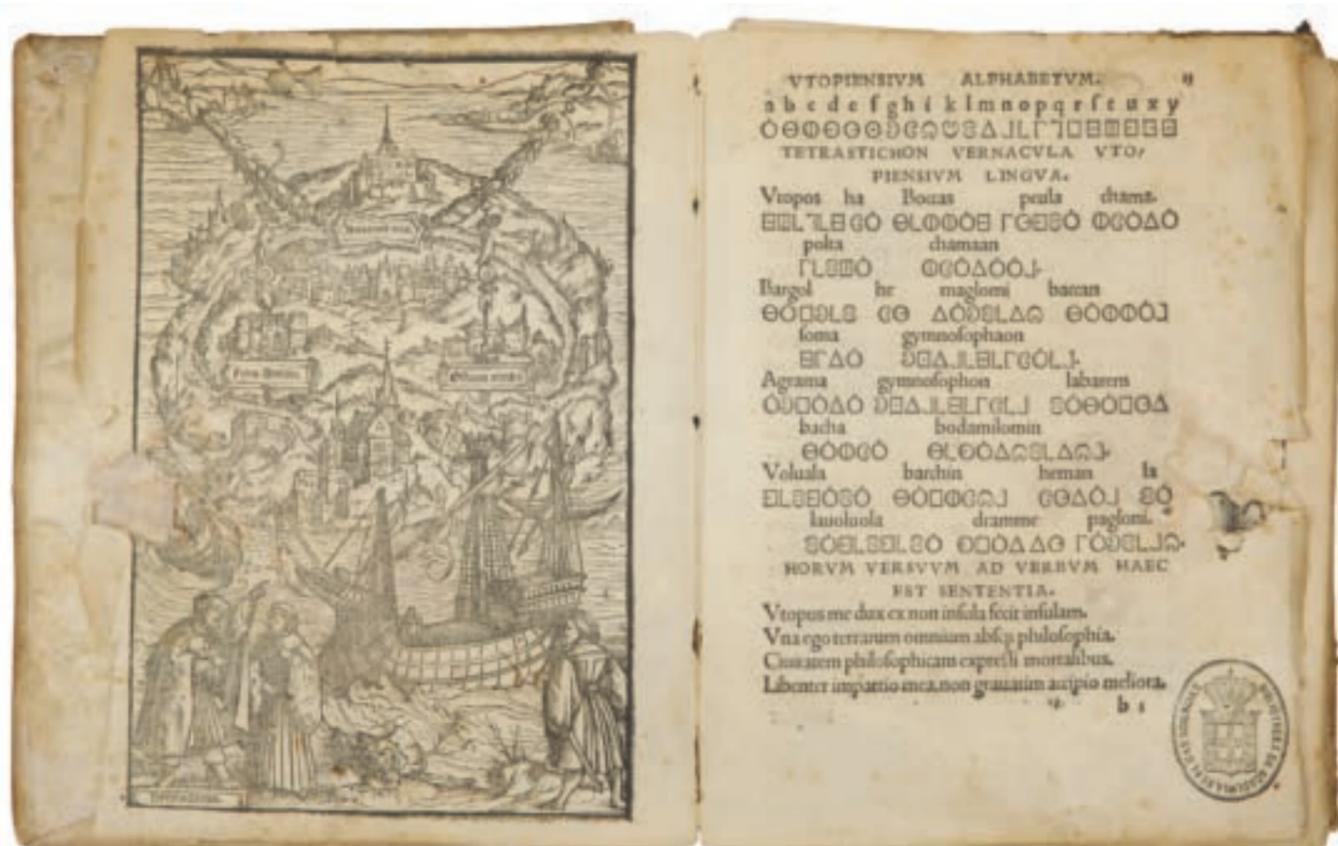
Thomas More
 Utopia, 1518
 19,5 x 15, 5 cm
 Bâle, éd. Froben
 Collection Academia das Ciências de Lisboa

Nuno Sousa Vieira
 Two together, 2011
 Intervention sur deux portes en bois
 81 x 62 x 60 cm
 Courtoisie de l'artiste et de la Galerie Graça Brandão, Lisbonne



© Corita Kent
 Courtoisie du Corita Art Center, Immaculate Heart Community, Los Angeles et de la Galerie Joseph Allen, Paris

FESTIVAL DE L'INCERTITUDE



© Thomas More
 Collection Academia das Ciências de Lisboa
 Photo: Carlos Azevedo

exposition II. Du possible

FESTIVAL DE L'INCERTITUDE



© Douglas Gordon,
Collection 49 NORD 6 EST - FRAC Lorraine, Metz
Photo: Remi Villaggi



© Nuno Sousa Vieira
Coutoise de l'artiste et de la Galerie Graça Brandão, Lisbonne

© Lara Almarazgui
Coutoise de l'artiste et de la Galerie Mor Charpentier, Paris



L'UTOPIE

Paul Ricoeur

Comment l'analyse précédente de l'idéologie appelle-t-elle une analyse parallèle de l'utopie ? Pour la raison fondamentale que les trois fonctions que nous avons reconnues à l'idéologie ont un trait commun, celui de constituer une interprétation de la vie réelle. C'est ce que le jeune Marx avait parfaitement aperçu. Mais cette fonction de renforcement du réel n'est pas forcément mensongère : elle est inhérente aussi à la fonction de légitimation et plus encore à la fonction d'intégration. Par l'idéologie, avon-nous dit, le groupe croit à sa propre identité. Ainsi, sous ses trois formes, l'idéologie renforce, redouble, préserve et, en ce sens, conserve le groupe social tel qu'il est. C'est alors la fonction de l'utopie de projeter l'imagination hors du réel dans un ailleurs qui est aussi un nulle part. C'est là le sens premier du mot « utopie » : un lieu qui est un autre lieu, un ailleurs qui est un nulle part. Il faudrait parler ici non seulement d'utopie mais d'uchronie, pour souligner non seulement l'extériorité spatiale de l'utopie (un autre lieu), mais aussi son extériorité temporelle (un autre temps).

Afin de faire comprendre la fonction complémentaire de l'utopie par rapport à l'idéologie, il faut parcourir trois significations parallèles de l'utopie, mais cette fois-ci en sens inverse, en partant du bas vers le haut. Il est en effet plus aisé de montrer comment l'utopie en son sens fondamental est le complément nécessaire de l'idéologie en son sens fondamental. Si l'idéologie préserve et conserve la réalité, l'utopie la met essentiellement en question. L'utopie, en ce sens, est l'expression de toutes les potentialités d'un groupe qui se trouvent refoulées par l'ordre existant. L'utopie est un exercice de l'imagination pour penser un « autrement qu'être » du social. L'histoire des utopies nous montre qu'aucun domaine de la vie en société n'est épargné par l'utopie : elle est le rêve d'un autre mode d'existence familiale, d'une autre manière de s'appropriier les choses et de consommer les biens, d'une autre manière d'organiser la vie politique, d'une autre manière de vivre la vie religieuse. Il ne faut pas s'étonner, dès lors, que les utopies n'aient cessé de produire des projets opposés les uns aux autres ; car elles ont en commun de miner de l'intérieur l'ordre social sous toutes ses formes. Or, l'ordre a nécessairement plusieurs contraires. Ainsi, concernant la famille, on trouve une grande variété d'utopies, depuis l'hypothèse de la continence monacale jusqu'à celle de la promiscuité, de la communauté et de l'orgie sexuelle ; au plan proprement économique, les utopies varient de l'apologie de l'ascétisme le plus rigoureux jusqu'à celle de la consommation somptuaire et festive ; le politique lui-même est contesté aussi bien par les rêveries anarchisantes que par les projections d'un ordre social géométriquement conçu et impitoyablement coercitif ; au plan religieux, l'utopie oscille entre l'athéisme et la festivité entre le rêve d'un christianisme nouveau et celui d'une sacralité primitive. Il n'est pas étonnant que l'on ne puisse pas définir l'utopie par son contenu et que la comparaison des utopies entre elles soit si décevante ; c'est que l'unité du phénomène utopique ne résulte pas de son contenu mais de sa fonction qui est toujours de proposer une société alternative. C'est par cette proposition que l'utopie constitue la réplique la plus radicale à la fonction intégrative de l'idéologie. L'« ailleurs », l'« autrement qu'être » de l'utopie répond rigoureusement à l'« être ainsi et pas autrement » prononcé par l'idéologie, prise à sa racine.

Nous avons une confirmation de ce parallélisme rigoureux entre idéologie et utopie si nous considérons maintenant le second niveau de l'utopie ; s'il est exact que la fonction pivot de l'idéologie est la légitimation de l'autorité, il faut aussi s'attendre à ce que l'utopie – toute utopie – joue son destin au plan même où s'exerce le pouvoir ; ce que l'utopie remet en question dans chaque compartiment de la vie sociale que nous venons d'évoquer, c'est finalement la manière d'exercer le pouvoir : pouvoir familial et domestique, pouvoir économique et social, pouvoir politique, pouvoir culturel et religieux. A cet égard, on pourrait dire que les utopies constituent autant de variations imaginatives sur le pouvoir. C'est ainsi d'ailleurs que Karl Mannheim dans son livre fameux *Idéologie et Utopie*¹ avait défini l'utopie : un écart entre l'imaginaire et le réel qui constitue une menace pour la stabilité et la permanence de ce réel. La typologie des utopies proposée par Mannheim satisfait pleinement à ce critère. Plutôt que de faire partir le phénomène utopique de Thomas More, inventeur du mot, il préfère partir de Thomas Münzer qu'Ernst Bloch, de son côté, présente comme théologien de la révolution. Avec Thomas More, en effet, l'utopie reste un phénomène littéraire, à la limite un exercice de style. Avec Thomas Münzer, elle représente la revendication majeure d'une réalisation, ici et maintenant, de tous les rêves que l'imagination avait accumulés, à travers le judaïsme et le christianisme, dans les représentations de la fin de l'histoire. L'utopie veut être une eschatologie réalisée. Tout ce que la prédication chrétienne ajourne à la fin de l'histoire, Münzer veut le réaliser au milieu de l'histoire, aujourd'hui. Toutes les distinctions qui nous font opposer, à propos de la conscience historique, l'attente, la mémoire et l'initiative, toutes ces distinctions s'effacent dans une exigence sans compromis de faire descendre le royaume de Dieu des cieux sur la terre, de la fin de l'histoire au milieu de l'histoire.

Mais, en même temps que nous comprenons et que, pourquoi pas, nous admirons le radicalisme de l'utopie, nous en apercevons aussitôt les faiblesses. Au moment même où l'utopie engendre des pouvoirs, elle annonce des tyrannies futures qui risquent d'être pires que celles qu'elle veut abattre. Ce paradoxe déroutant tient à une lacune fondamentale de ce que Karl Mannheim appelait la mentalité utopique, à savoir l'absence de toute réflexion de caractère pratique et politique sur les appuis que l'utopie peut trouver dans le réel existant, dans ses institutions et dans ce que j'appelle le croyable disponible d'une époque. L'utopie nous fait faire un saut dans l'ailleurs, avec tous les risques d'un discours fou et éventuellement sanguinaire. Une autre prison que celle du réel est construite dans l'imaginaire autour de schémas d'autant plus contraignants pour la pensée que toute contrainte du réel en est absente. Il n'est dès lors pas étonnant que la mentalité utopique s'accompagne d'un mépris pour la logique de l'action et d'une incapacité foncière à désigner le premier pas qu'il faudrait faire en direction de sa réalisation à partir du réel existant. C'est ainsi que le second niveau de l'utopie conduit à un troisième niveau, où la pathologie de l'utopie s'avère inverse de celle de l'idéologie. Alors que la pathologie de l'idéologie consistait en son affinité pour l'illusion, la dissimulation, le mensonge, la pathologie de l'utopie consiste dans une folie inverse. Là où l'idéologie renforce ce que le jeune Marx appelait la vie réelle, la praxis, l'utopie fait évanouir le réel lui-même au profit de schémas perfectionnistes, à la limite irréalisables. Une sorte de logique folle du tout ou rien remplace la logique de l'action, laquelle sait toujours que le souhaitable et le réalisable ne coïncident pas et que l'action engendre des contradictions inéluctables, par exemple, pour nos sociétés modernes, entre l'exigence de justice et celle d'égalité. La logique de l'utopie devient alors une logique du tout ou rien qui conduit les uns à fuir dans l'écriture, les autres à s'enfermer dans la nostalgie du paradis perdu, les autres à tuer sans discrimination. Mais je ne voudrais pas m'arrêter sur cette vision négative de l'utopie ; bien au contraire, je voudrais retrouver la fonction libératrice de l'utopie dissimulée sous ses propres caricatures. Imaginer le non-lieu, c'est maintenir ouvert le champ du possible. Ou, pour garder la terminologie que nous avons adoptée dans notre méditation sur le sens de l'histoire, l'utopie est ce qui empêche l'horizon d'attente de fusionner avec le champ de l'expérience. C'est ce qui maintient l'écart entre l'espérance et la tradition.

La double série de réflexions que nous venons de consacrer successivement à l'idéologie et à l'utopie nous conduit à réfléchir sur l'entrecroisement nécessaire entre idéologie et utopie dans l'imaginaire social. Tout se passe comme si cet imaginaire reposait sur la tension entre une fonction d'intégration et une fonction de subversion. En cela, l'imaginaire social ne diffère pas fondamentalement de ce que nous connaissons de l'imagination individuelle : tantôt l'image supplée à l'absence d'une chose existante, tantôt elle la remplace par une fiction. Ainsi Kant a-t-il pu construire la notion d'imagination transcendante sur cette alternance entre l'imagination reproductrice et l'imagination productrice. L'idéologie et l'utopie sont des figures de l'imagination reproductrice et de l'imagination productrice. Tout se passe comme si l'imaginaire social ne pouvait exercer sa fonction excentrique qu'à travers l'utopie et sa fonction de redoublement du réel que par le canal de l'idéologie. Mais ce n'est pas tout. Tout se passe comme si nous ne pouvions atteindre l'imaginaire social qu'à travers ses formes pathologiques qui sont des figures inverses l'une de l'autre de ce que György Lukács appelait, dans une ligne marxiste, la conscience fausse. Nous ne prenons possession, semble-t-il, du pouvoir créateur de l'imagination que dans un rapport critique avec ces deux figures de la conscience fausse. Si cette suggestion est exacte, nous atteignons ici un point où l'idéologie et l'utopie sont complémentaires, non plus seulement en raison de leur parallélisme, mais en raison de leurs échanges mutuels. Il semble, en effet, que nous ayons toujours besoin de l'utopie, dans sa fonction fondamentale de

contestation et de projection dans un ailleurs radical, pour mener à bien une critique également radicale des idéologies. Mais la réciproque est vraie. Tout se passe comme si, pour guérir l'utopie de la folie où elle risque sans cesse de sombrer, il fallait en appeler à la fonction saine de l'idéologie, à sa capacité de donner à une communauté historique l'équivalent de ce que nous pourrions appeler une identité narrative. Je m'arrête au moment où le paradoxe de l'imaginaire social est le plus grand : pour pouvoir rêver d'un ailleurs, il faut déjà avoir conquis, par une interprétation sans cesse nouvelle des traditions dont nous procédons, quelque chose comme une identité narrative ; mais, d'autre part, les idéologies dans lesquelles cette identité se dissimule font appel à une conscience capable de se regarder elle-même sans broncher à partir de nulle part.²

Du texte à l'action. Essais d'herméneutique, t.2, Paul Ricoeur, © Editions du Seuil, « *Esprit* », 1986, « *Points Essais* », 1998

1 K. Mannheim, *Idéologie und Utopie*, op. cit.

2 Il ne faut jamais perdre de vue dans la discussion que l'utopie et l'idéologie restent des concepts polémiques et, par conséquent, difficiles à utiliser de façon purement descriptive. Si l'on a pu dire avec Karl Mannheim qu'un état d'esprit est utopique quand il manque de congruence avec l'état des choses au sein duquel il se produit, il faut tout de suite ajouter que le phénomène apparaît sous des couleurs tout à fait opposées selon que l'utopie est revendiquée par un groupe privé de pouvoir ou dénoncée par le groupe que l'utopie menace. Est à la limite utopique tout ce qui, pour les représentants d'un ordre donné, est tenu à la fois pour dangereux pour cet ordre et irréalisable dans n'importe quel ordre.

conférences et débats

inscription obligatoire sur www.gulbenkian-paris.org

7 octobre, 19h – conférence

Richard Zenith

Le livre de l'intranquillité :

un guide de survie pour nos jours

Né aux États-Unis, Richard Zenith est venu s'installer au Portugal en 1987. Il a organisé de très nombreuses éditions de la poésie et de la prose de Fernando Pessoa – notamment le *Livro do Desassossego* [Livre de l'intranquillité] – et a également publié des essais sur différents aspects de la vie et de l'œuvre de l'écrivain. Zenith poursuit en même temps un travail intense de traduction en anglais, de la poésie écrite en portugais : Luís de Camões, Pessoa, Carlos Drummond de Andrade et quelques poètes contemporains.

12 octobre, 19h – conférence

Nicolas Giraud

À la place de l'autre

travailler avec d'autres noms

Nicolas Giraud est né en 1978. Son travail se développe autour des mécanismes de construction et de circulation de l'image. Sa production plastique se prolonge dans des activités de commissariat, de critique et d'enseignement. Il est professeur à l'ENSP à Arles et enseigne la théorie des images à la Sorbonne à Paris. Son travail est représenté par la galerie Frank Dumont à Los Angeles.

14 octobre, 19h – conférence

Oulimata Gueye

Des utopies non alignées

Oulimata Gueye est journaliste et commissaire d'exposition indépendante. Elle a fait partie de l'équipe artistique fondatrice des festivals *Batofar cherche*, à la création du Batofar, puis du festival *Infamous carousel*, deux projets culturels multidisciplinaires consacrés aux cultures expérimentales, urbaines et électroniques. Depuis 2010, elle étudie l'impact des technologies numériques sur les cultures populaires urbaines en Afrique et suit les travaux des artistes, activistes et théoriciens africains qui pensent les enjeux socioculturels, politiques et économiques de l'Afrique au XXI^e siècle. Son dernier projet, *Africa sf*, proposition artistique multidisciplinaire développée en lien avec la Gaîté lyrique, explore les liens entre fictions, sciences, cultures numériques et utopies à l'œuvre à l'échelle du continent africain. Elle anime la plateforme xamxam (www.xamxam.org) et a cofondé le collectif Startup Africa Paris.

18 octobre, 18h30 – conférence

Alicia Cuerva, Wellington de Melo et Saulo Neiva

Incertitudes sociopolitiques et résistance : les éditions cartoneras

Organisé par l'université Blaise-Pascal – Clermont II, Mariposa Cartonera et Cosette Cartonera

20 octobre, 19h – conférence

Maria-João Mayer Branco

Nietzsche et le «peut-être»

Maria João Mayer Branco est Docteur en Philosophie de l'Universidade Nova de Lisboa. Elle est membre de l'Institut de Philosophie de cette même université, où elle développe sa recherche sur l'esthétique et la philosophie moderne et contemporaine. Elle enseigne aux départements de Philosophie et d'Études Artistiques de la Faculté de Sciences Sociales et Humaines de l'Universidade Nova de Lisboa et elle écrit régulièrement sur des expositions d'artistes portugais contemporains.

21 octobre, 19h – conférence

Claire Nancy

Euripide, l'utopie des femmes

Ancienne élève de l'ENSJF, professeur en classe préparatoire à Strasbourg, Claire Nancy a mené, en même temps que son enseignement de littérature générale et de grec, des travaux sur Euripide : lecture, traduction et dramaturgie. Elle a publié de nombreux articles, en France et à l'étranger, sur la fonction du théâtre grec, sur la femme tragique, sur le théâtre d'Euripide, et sur ses figures féminines. Elle a traduit *Hécube* et *Les Troyennes* (GF), *Les Phéniciennes* (Belin, en collab.), ainsi que *La Paix* d'Aristophane. Elle a collaboré comme dramaturge avec M. Deutsch et Ph. Lacoue-Labarthe pour la production théâtrale des *Phéniciennes* (TNS, 1982), avec Bob Wilson pour la mise en scène de sa *Médée* (Opéra de Lyon, 1984), avec A. Torrès pour le projet *Les Grecs-Banlieues du Grand Est* avec des jeunes de quartiers sensibles (1997-1998).

25 octobre, 18h – conférence

Fernanda Irene Fonseca

Vergilio Ferreira :

l'inquiétude poético-philosophique

Dans le cadre du centenaire de la naissance de Vergílio Ferreira. Suivie d'une rencontre avec ses éditeurs et traducteurs, dirigée par Pierre Légli Costa.

Organisé par les départements de portugais des universités Paris Ouest Nanterre La Défense et Paris 8, la chaire Lindley Cintra, le lectorat de Paris 8, Camões, I.P., les éditions Métailié et La Différence

26 octobre, 19h – conférence

Franck Leibovici

En situation d'incertitude radicale, ce que peut une «œuvre-enquête»

Franck Leibovici (poète, artiste) a tenté de rendre compte des conflits dits «de basse intensité», sous la forme d'expositions, de performances et de publications, à l'aide de partitions graphiques et de systèmes de notation issus de la musique expérimentale, de la danse, de la linguistique – *des documents poétiques* (al dante, 2007), *portraits chinois* (al dante, 2007), *un mini-opéra pour non musiciens* (à paraître); a publié des correspondances de spams et des discours de 70 heures (*lettres de Jérusalem*, 2012; *filibuster*, jeu de paume, 2013); travaille actuellement, avec Julien Séroussi, à un nouveau cycle d'expositions (*law intensity conflicts*) et de publication (*bogoro*, à paraître) autour de l'invention de la justice internationale contemporaine et du premier procès de la cour pénale internationale de la Haye. Il est actuellement exposé dans «Polyphonies» au Mnam, Centre Pompidou, entre octobre 2016 et janvier 2017.

2 novembre, 19h – conférence

Michel Menu

Art et Science de la couleur. L'or des œuvres

Michel Menu est ingénieur et chef du département recherche au Centre de recherche et de restauration des musées de France (C2MRF) depuis 2001. Il est l'auteur de plus de 200 articles scientifiques et de livres, parmi lesquels *Grünwald* (F.R Martin, M. Menu et S. Ramond), 2012, *Hazan Paris* et *Leonardo da Vinci's technical practice*, 2014, Hermann, Paris. Le laboratoire pluridisciplinaire du C2MRF, localisé dans le Palais du Louvre est constitué de plus de 60 personnes (physiciens, chimistes, photographes, historiens d'art...); il effectue des études et des recherches sur les matériaux des œuvres du patrimoine culturel à des fins d'expertise, de connaissance des techniques de réalisation des œuvres, de compréhension des processus d'altération et d'assistance à la restauration-conservation. Pour cela, il développe des méthodes d'examen et d'analyse avancées et innovantes, adaptées aux contraintes et aux propriétés particulières des objets de musées.

3 novembre, 18h30 – conférence

Diogo Sardinha

Camões, Pessoa, Saramago :

trois géo-stratégies littéraires

Diogo Sardinha est l'ancien président du Collège international de philosophie, Paris et chercheur du Centre de philosophie des sciences de l'université de Lisbonne. Organisé en partenariat avec le Centre de philosophie des sciences de l'université de Lisbonne

9 novembre, 19h – conférence

Federico Nicolao

8 février, un atelier en mouvement.

Ravissements, chimères, et merveilles de l'incertitude et de l'improvisation.

Federico Nicolao est écrivain, philosophe et curateur. Il enseigne la Théorie des images à l'École Nationale Supérieure des Arts de Paris Cergy et la Théorie et pratique de l'art contemporain à l'ECAL. Il a été directeur associé des programmes au Musée d'Art Moderne de la Ville de Paris entre 2003 et 2004 et au Musée Picasso d'Antibes en 2005. Il a collaboré avec différents artistes, designers, réalisateurs et compositeurs, parmi lesquels Koo Jeong-A, Eryk Rocha, Jérôme Combier ainsi qu'avec d'importantes institutions internationales telles que le CCA of Kitakyushu (Japon), la Schloss Solitude (Allemagne) ou la Monnaie de Paris. Auteur de poésie, il a également écrit de nombreux ouvrages sur les questions liées à la littérature et à l'art (parmi les plus récents : *Nicolas de Staël La figure à nu*, Hazan Paris 2015. *Nicolas de Staël Lumières du grand nord*, Gallimard, Paris 2015. *Koo Jeong – A Constellation congress*, DIA New York 2014)

29 novembre 9h30-18h et 30 novembre

9h30-13h – colloque interdisciplinaire

Inquiétudes et incertitudes des utopies

dans l'espace lusophone

Organisé par les universités Paris-Sorbonne, Blaise-Pascal-Clermont II, Paris 3 – Sorbonne Nouvelle, Paris Ouest Nanterre La Défense et Paris 8

30 novembre, 19h – conférence

Tim Ingold

On not knowing and paying attention :

how to live in a world of uncertainty

Tim Ingold préside le Département d'Anthropologie Sociale à l'université d'Aberdeen. Il a effectué des enquêtes sur le terrain parmi les peuples Saami et Finlandais en Laponie, et a écrit sur l'environnement, la technologie et l'organisation sociale dans le Nord circumpolaire, sur les animaux dans la société humaine, sur l'écologie humaine et la théorie de l'évolution. Son travail récent explore la perception de l'environnement et les pratiques de métiers. Ingold s'intéresse à l'interface entre l'anthropologie, l'archéologie, l'art et l'architecture. Ses publications incluent : *The Perception of the Environment* (2000), *Lines* (2007, traduit en 2011 *Une brève histoire des lignes*), *Being Alive* (2011), *Making* (2013) et *Life of Lines* (2015).

2 décembre, 19h – conférence

Cédric Villani

Cédric Villani est mathématicien. En 1998, il soutient une thèse sur la théorie mathématique de l'équation de Boltzmann, sous la direction de Pierre-Louis Lions (Paris). Enseignant-chercheur à l'École Normale Supérieure de Lyon de 2000 à 2010, et maintenant à l'Université de Lyon, il a également occupé des postes de professeur invité à Atlanta, Berkeley et Princeton. Depuis 2009, il est directeur de l'Institut Henri Poincaré à Paris. Son travail lui a valu plusieurs reconnaissances nationales et internationales, dont la médaille Fields, décernée lors de l'édition 2010 du Congrès International des Mathématiciens à Hyderabad (Inde). Depuis lors, il remplit un rôle de porte-parole et ambassadeur pour la communauté mathématique française auprès des médias et des politiques. Ses principaux thèmes de recherche sont la théorie cinétique et le transport optimal et ses applications, un domaine dans lequel il a écrit les deux ouvrages de référence : *Topics in Optimal Transportation* (2003); *Optimal Transport, old and new* (2008).

6 décembre, 19h – conférence

Marc Fleurbaey

L'utopie ou la mort : liberté, égalité, durabilité

Marc Fleurbaey est *Robert E. Kuenne Professeur* à l'Université de Princeton (USA). Ses recherches en économie et en philosophie ont été consacrées à l'économie normative, la justice distributive et l'évaluation des politiques publiques. Les principaux domaines d'application sont la mesure de la protection sociale, les politiques climatiques, les priorités en santé, et la fiscalité optimale. Il a été professeur d'économie et chercheur au CNRS en France. Il est le rédacteur en chef de *Social Choice and Welfare* et ancien rédacteur en chef de *Economics and Philosophy*. Il a publié *Fairness, Responsibility, and Welfare* (Oxford 2008) et *A Theory of Fairness and Social Welfare* (Cambridge 2011, avec F. Maniquet), *Beyond GDP* (Oxford 2013, avec D. Blanchet) et *Oxford Handbook of Well-Being and Public Policy* (2016, avec M. Adler). Il est titulaire de la chaire Economie du bien-être et de la justice sociale au Collège d'études mondiales et l'un des animateurs du Panel International sur le Progrès Social (ipsp.org)

8 décembre, 19h – conférence

Mathieu Copeland

EX-position

La réalité immatérielle

d'une pensée re-matérialisée

Mathieu Copeland cultive une pratique curatoriale cherchant à subvertir le rôle traditionnel des expositions et à en renouveler nos perceptions. Il a notamment été co-commissaire de l'exposition «Vides, une rétrospective» au Centre Pompidou à Paris et à la Kunsthalle de Berne, et a organisé de nombreuses expositions dont «Soundtrack for an Exhibition», «Alan Vega» et «Gustav Metzger» au musée d'Art contemporain de Lyon, «Une Mandala Mentale» au MUAC de Mexico City, ou encore «Une exposition chorégraphiée» à la Kunst Halle de Saint-Gall et à la Ferme du Buisson à Noisiel. Il a initié les séries «Reprises», d'«Expositions Parlées», et les «Expositions à être lues», toutes présentées en 2013 au MoMA, New York.

Il a été récemment commissaire invité du Musée du Jeu de Paume, Paris (2013-2014), et, avec Philippe Decrauzat, commissaire invité du Plateau – FRAC Ile-de-France Paris (2014-2015).

9 décembre, 19h – conférence

Alain Touraine

L'utopie

Alain Touraine est sociologue, diplômé de l'École normale supérieure, agrégé d'histoire et docteur ès lettres. Après avoir créé en 1958 le Laboratoire de Sociologie Industrielle, devenu en 1970 le Centre d'Études des Mouvements Sociaux de l'École Pratique des Hautes Études, Alain Touraine fonde, en 1981, et dirige jusqu'en 1993, le Centre d'Analyse et d'Intervention Sociologiques de l'EHESS à Paris, dont il est toujours membre. Depuis 1960, il est directeur d'études à l'École des Hautes Études en Sciences Sociales et a enseigné, de 1966 à 1969, à la Faculté des Lettres de l'Université de Paris X-Nanterre. Toute son œuvre constitue une sociologie de l'action, dont la figure centrale est le sujet comme principe de déchirement et de reconstruction de l'expérience moderne. Il a publié, notamment, *Sociologie de l'action* (Seuil, 1965), *Critique de la modernité* (Fayard, 1992), et plus récemment *Penser autrement* (Fayard, 2007), *La fin des sociétés* (Seuil, 2013) et *Nous, sujets humains* (Seuil, 2015).



© Nuno Sousa Vieira
Cortisole de l'artiste et de la Galerie Graça Brandão, Lisbonne

10 décembre – conférence-balade

Joaquim Moreno

Promenade Paris utopique

Joaquim Moreno guidera une visite de Paris à la découverte de l'architecture et de l'urbanisme utopiques. Joaquim Moreno est architecte, diplômé de la Faculté d'architecture de l'université de Porto, titulaire d'un Master de la Escuela Técnica Superior de Arquitectura de Barcelona et d'un doctorat de l'université de Princeton. Il enseigne au Département d'Architecture de l'Université Autonome de Lisbonne et à la Graduate School of Architecture, Planning and Preservation de l'université de Columbia, New-York. Il a été le commissaire, avec José Gil, du pavillon portugais à la Biennale d'architecture de Venise en 2008, et, plus récemment, de l'exposition «Carlo Scarpa – Túmulo Brion – Guido Guidi», au Garagem Sul du Centre Culturel de Belém. Il a édité, avec Paula Pinto et Pedro Bandeira, la revue *Insí(s)tu*, a été le rédacteur du *Jornal Arquitectos* et collabore régulièrement à des publications nationales et internationales.



© Corita Kent
Cortisole du Corita Art Center, Immaculate Heart Community, Los Angeles et de la Galerie Joseph Allen, Paris

Ateliers-Universités

Séminaires, masters, centres de recherche sont invités à investir la galerie d'exposition de la Fondation. Une grande table de travail sera installée au milieu de la bibliothèque de Fernando Pessoa où les enseignants et leurs élèves pourront poursuivre leurs cours.

Plus d'informations sur www.gulbenkian-paris.org

films

À l’**Auditorium de la Cité internationale des arts** 18 rue de l’Hôtel de Ville, 75004 Paris.

Entrée libre dans la limite des places disponibles

3 novembre 2016 – 18h30

João Botelho

Filme do Desassossego

Fiction

Portugal, 2010 / 1h30

En présence du réalisateur

Lisbonne, aujourd’hui. Une chambre de la maison de la Rua dos Douradores. Un homme invente des rêves et établit des théories sur eux. La propre matière des rêves devient physique, palpable, visible. Le propre texte devient matière dans sa sonorité musicale. Et, devant nos yeux, cette musique entendue dans les oreilles, le cerveau et le cœur, se répand dans la rue où il vit, dans la ville qu’il aime plus que tout et dans le monde entier. Film intranquille sur les fragments d’un livre infini et piégé, d’une fulgurance presque démente mais d’une clarté géniale. Le moment solaire de création de Fernando Pessoa.

8 novembre 2016 – 18h30

Alexandre Dovjenko

La Terre

Fiction

URSS, 1930 / 1h15

La Terre est le cinquième film de Dovjenko, celui qui lui donne son rang de grand cinéaste et le place au même niveau qu’Eisenstein et Poudovkine. L’action se déroule en Ukraine à la fin des années vingt et montre la mise en place de la collectivisation – thème majeur de la formation de l’État stalinien, aussi bien dans le cinéma que dans la littérature. L’intrigue est simple : un fils de paysan, Vassili, s’appuyant sur une cellule villageoise, organise un kolkhoze. Il obtient un tracteur des autorités de la ville et laboure les terres du koulak au même titre que les terres communes. Constatant que la terre de son père avait été travaillée sans son autorisation, Khoma, le fils du koulak, tue Vassili, espérant provoquer la ruine du kolkhoze. Mais la mort de Vassili produit l’effet inverse : tout le village est en émoi et les paysans se rangent du côté de la collectivisation. Tous assistent à l’enterrement de Vassili, cérémonie revendiquée comme laïque dont le pope est écarté. (Source : Iconothèque russe et soviétique de l’EHESS)

Sylvain Ferrari

La Nature de l’homme

Documentaire

France, 2012 / 3 x 8 min

En présence du réalisateur

Véronika, Eric et Maxime ont des parcours de vie singuliers et pour point commun d’avoir renoué avec le monde agricole. « La Nature de l’homme » nous invite à nous immerger dans leurs histoires et trace, de manière elliptique, une réflexion sur notre lien à la terre et les enjeux y attendant. « Bacchanales » nous fait découvrir la relation entre un vendangeur saisonnier et un viticulteur dans le Beaujolais. « Ferment » raconte le parcours d’Eric Marie qui a décidé de quitter la ville pour s’installer comme paysan boulanger dans le Magnoac. Enfin « Cher animal » dépeint le projet commun de Véronika, Adeline, Sophie et Orphée qui ont mis l’animal au cœur de la ferme.

17 novembre 2016 – 18h30

Jean Epstein

Les bâtisseurs

Documentaire

France, 1938 / 48min

Ciné-Archives, fonds audiovisuel du PCF – Mouvement ouvrier et démocratique. Film restauré par le CNC De la cathédrale de Chartres à l’Exposition Universelle de 1937, l’histoire du bâtiment présentée par la C.G.T.. Ce documentaire syndical est aussi un hymne à la modernité architecturale mariant lumière et béton, un plaidoyer pour des réalisations répondant aux besoins des collectivités, et une apologie du travail, même du travail le plus dur. (source : Ciné-Archives)

Pedro Costa

O Nosso Homem

Fiction

Portugal, 2010 / 24 min

« J’étais un bon maçon. Je n’ai jamais fait un mur de travers

Mon patron ne s’est jamais plaint de moi.

Un jour, le travail a cessé, je me suis retrouvé sans allocation chômage.

Sans retraite, sans allocations familiales.

J’ai cherché un travail partout et je n’ai pas trouvé. Je ne rapportais plus d’argent à la maison et Suzete m’a viré.»

Ralph Steiner et Willard Van Dyke

The City

Documentaire

États-Unis, 1939 / 43min

Ce documentaire visionnaire expose les différences entre les conditions de vie dans les petites villes et dans les villes industrialisées. D’abord portrait des Etats-Unis pré-industriels, il s’intéresse ensuite à la ville moderne, chaotique, industrielle et commerciale pour représenter les effets de cet environnement sur la vie de famille et l’éducation des enfants. Il propose finalement un retour à une vie plus simple, à une « nouvelle ville » idéale dans le Maryland, construite en tant que *New Deal project* pour promouvoir une éducation correcte des enfants ainsi qu’une vie de famille stable. (source : archive.org)

29 novembre 2016 – 18h30

Rene Daalder

Here is Always Somewhere Else

Documentaire

États-Unis, Pays-Bas, 2007 / 1h18

Film sur la vie et le travail de Bas Jan Ader, qui, en 1975, disparut dans des circonstances mystérieuses en mer, dans ce qui aurait pu être le plus petit bateau à traverser l’atlantique. Vu à travers les yeux de son compatriote, le réalisateur René Daalder, le film devient une présentation de grande envergure des vidéos d’art contemporain ainsi qu’une saga épique sur les pouvoirs de transformation de l’océan. Avec les artistes Tacita Dean, Rodney Graham, Marcel Broodthaers, Ger van Elk, Charles Ray, Wim T. Schippers, Chris Burden, Fiona Tan, Pipilotti Rist et beaucoup d’autres. (source : www.basjanader.com)

Baylis Glascock

We Have No Art

Documentaire

États-Unis, 1967 / 26 min

Corita Kent, aussi connue sous le nom de Sister Mary Corita, a gagné en célébrité grâce à ses sérigraphies vibrantes réalisées entre les années 1960 et 1970. Elle entre dans l’ordre des Sister of the Immaculate Heart of Marie [Sœurs du Cœur Immaculé de Marie] de Los Angeles en 1936, puis rejoint le Département d’Art du Immaculate Heart College [Collège du Cœur Immaculé] jusqu’en 1968 puis quitte l’Ordre et part à Boston. L’art de Corita reflète sa personnalité, son engagement pour la justice sociale, son espoir pour la paix et son bonheur dans le monde qui nous entoure. (source : www.corita.org)

Francis Alÿs

When Faith Moves Mountains

Documentaire

Pérou, 2002 / 15 min

Cinq cent volontaires munis de pelles sont rassemblés sur une grande dune de sable dans la périphérie de Lima, Pérou, et, au cours d’une journée, ils la déplacent de plusieurs centimètres. Alÿs développe l’idée de ce film après avoir visité Lima en octobre 2000. Il était alors impossible d’échapper au contexte politique : « C’était pendant les derniers mois de la dictature Fujimori. Lima était en pleine agitation avec des affrontements dans les rues, d’évidentes tensions sociales et un mouvement de résistance qui émergeait. C’était une situation désespérée qui n’appelaît qu’à une réponse épique : mettre en scène une allégorie sociale pour répondre aux circonstances semblait plus approprié qu’entrer dans un exercice sculptural. » Dans *When Faith Moves Mountains*, l’action elle-même, comme documentée dans des photographies et des vidéos, est extraordinairement impressionnante, mais, à la fin, l’« allégorie sociale » prend le dessus sur l’indéniable présence formelle du travail. (source : www.francisalys.com)

© Carte de visite d’Alexander Search, hétéronyme de Fernando Pessoa. Réimpression en 2016 à partir d’une carte d’époque imprimée par Fernando Pessoa à Lisbonne. Courtoisie Pierre Leguillon et Casa Fernando Pessoa

rencontres de la lusophonie

20 septembre, 18h30-20h – présentation de livre

Le fils de mille hommes, de **Valter Hugo Mäe**

Présentation du roman en français par l’auteur et par Pierre Léglise Costa, directeur de collection Organisé par la chaire Lindley Cintra de l’université Paris Ouest Nanterre La Défense, le lectorat de l’université Paris 8, Camões, I.P., les éditions Viviane Hamy, la Maison du Portugal – André de Gouveia

22 septembre, 18h30-20h – rencontre

Festival Conversations fictives – Gonçalo M. Tavares

Organisé par la chaire Lindley Cintra de l’université Paris Ouest Nanterre La Défense, le lectorat de l’université Paris 8, Camões, I.P., les éditions Viviane Hamy, la Maison du Portugal – André de Gouveia

26 septembre, 18h30-20h – présentation de livre
Guia prático de gramática : português do Brasil, de **Lamartine Bião Oberg**, **Evai Oliveira** et **Teresa Leiserowitz**

Par Lamartine Bião Oberg, professeur, traducteur et interprète de portugais Organisé par l’Association Bião pour la diffusion de la culture brésilienne en France

8 octobre, 10h-17h30 – atelier

Workshop de narration orale

Par Mariana Machado

(Projetos Narração Oral e Oficinas)

Organisé par AGRAFr – Association des diplômés portugais en France

à la Maison du Portugal

Activités organisées en partenariat avec Camões – Instituto da Cooperação e da Lingua, la chaire Lindley Cintra (université Paris Ouest Nanterre la Défense), le lectorat de l’université Paris 8 et avec le soutien à la diffusion de la Fondation Calouste Gulbenkian.

7 septembre, 19h – exposition

Missão : usar óculos de olhos fechados faz dores de cabeça

Un hommage à Fernando Pessoa par Stephanie Lagarde, Pieter van der Schaaf, Virginia Valente et Guillaume Vieira En partenariat avec le Centre culturel Camões Jusqu’au 23 septembre

10 septembre, 19h – projet multimédia

Tocando Portugal

Par le trio Rumos Ensemble, avec João Vasco Almeida (piano), Anne Victorino de Almeida (violon) et Luís Gomes (clarinette) En partenariat avec le Centre culturel Camões

15, 16 et 17 septembre, 20h
Performances de danse de João Costa Espinho & Invités

18 septembre, 15h – concert des pianistes

Joana Resende et Fausto Neves

23 septembre, 14h30 – récital
Homero de Sophia de **Mello Breyner (texte) et Fernando Lapa (musique)** Avec Bruno Belthoise (piano) et José Manuel Esteves (récitant). Dans le cadre de la Semaine des Cultures étrangères du FICEP

27 septembre, 19h – exposition
Calouste Gulbenkian. 1869. 1956. 2016 Commissaire : Teresa Nunes da Ponte. Concert de Maria José Falcão (violoncelle) et Antonio Rosado (piano) à l’occasion du vernissage de l’exposition En partenariat avec la Fondation Calouste Gulbenkian Jusqu’au 8 janvier 2017

8 novembre, 9h30-18h – colloque

Exilance au féminin dans le monde lusophone (XX^e-XXI^e siècles)

Organisé par l’université Paris-Sorbonne (CRIMIC), université de Porto (FLUP/ILCML), Camões, I.P., la Maison du Portugal – André de Gouveia, la Fundação para a Ciência e Tecnologia

19 novembre, 10h00-17h30 – rencontre

Les défis de la gestion de carrière dans un monde global

4^e journée lusophone organisée par AGRAFr – Association des diplômés portugais en France

Dá Voz à Letra

Concours de lecture en langue portugaise

La Fondation Calouste Gulbenkian organise le concours *Dá Voz à Letra* dans le but de découvrir, parmi des lycéens de 15 à 18 ans, le meilleur lecteur ou la meilleure lectrice à voix haute en langue portugaise. Cette compétition vise à encourager les jeunes à mieux appréhender le sens des textes au travers du plaisir qu’il peut y avoir à les communiquer à voix haute, dans le contexte ludique d’un concours. Les candidatures peuvent être soumises du **26 septembre au 6 novembre 2016**. Plus d’informations sur www.davozaletra.gulbenkian.pt

28-30 septembre, 1-2 octobre et 7-10 octobre – performance

Bertha M. par **Jacqueline Corado** mise en scène de Jacqueline Ordas

13 octobre, 20h – présentation de livre

La grande histoire des portugais de France de **Marie Christine Volovitch-Tavares (org.)**

En partenariat avec le Consulat du Portugal

20 octobre- 24 octobre
Festival des Outremers En partenariat avec le Centre culturel Camões. Toute la programmation sur www.festival-outremers.com

22 octobre, 15h – concert
Festival de Jazz de la cité avec Marco Martins Quintet

3 novembre – concert
« Voix d’elles » avec Manuela de Sá (coordination musicale), **José Manuel Brandão** (piano), **Sara Marques et Teresa da Neta** (sopranos)

23 novembre, 19h
Concert du Dryads Duo, Carla Santos (violon) et Saul Picado (piano)

Œuvres de Mozart, Szymanowski et Elgar. En partenariat avec le Centre culturel Camões

27 novembre, 16h – performance
ORLA. Ce qui s’anime à la bordure des corps . Projet danse, musique et poésie d’Isabelle Dufau. Avec Isabelle Dufau (danse), João Costa Lourenço (piano), Stanislas Kuttner-Homs (poésie enregistrée)

28-30 novembre, 1-4 décembre
Festival de cinéma Signes de Nuit www.signesdenuit.com

14 décembre, 19h – concert de piano
SATIE.150-Une célébration en forme de parapluie De Joana Gama.

calendrier

Expositions

I. DE L'INTRANQUILLITÉ

4 octobre > 6 novembre



© Pierre Leguillon
Courtoisie de l'artiste

II. DU POSSIBLE

17 novembre > 18 décembre



© Corita Kent
Courtoisie du Corita Art Center, Immaculate Heart Community, Los Angeles et de la Galerie Joseph Allen, Paris

SEPTEMBRE

20 septembre, 18h30

rencontre de la lusophonie

Le fils de mille hommes,
de Valter Hugo Mãe

22 septembre, 18h30

rencontre de la lusophonie

Festival Conversations Fictives
Gonçalo M. Tavares

26 septembre, 18h30

rencontre de la lusophonie

Guia prático de gramática:

português do Brasil,

de Lamartine Bião Oberg,

Evai Oliveira et Teresa Leiserowitz

OCTOBRE

7 octobre, 19h

conférence

Richard Zenith

Le livre de l'intranquillité :

un guide de survie pour nos jours

8 octobre, 10h-17h30

rencontre de la lusophonie

Workshop de narration orale

12 octobre, 19h

conférence

Nicolas Giraud

À la place de l'autre

travailler avec d'autres noms

14 octobre, 19h

conférence

Oulimata Gueye

Des utopies non alignées

18 octobre, 18h30

conférence

Incertitudes sociopolitiques

et résistance: les éditions

cartoneras

20 octobre, 19h

conférence

Maria João Mayer Branco

Nietzsche et le « peut-être »

21 octobre, 19h

conférence

Claire Nancy

Euripide, l'utopie des femmes

25 octobre, 18h

conférence

Vergílio Ferreira:

l'inquiétude poético-
philosophique

26 octobre, 19h

conférence

Franck Leibovici

En situation d'incertitude

radicale, ce que peut

une « œuvre-enquête »

NOVEMBRE

2 novembre, 19h

conférence

Michel Menu

Art et Science de la couleur.

L'or des œuvres

3 novembre, 18h30

projection de films

à la Cité internationale

des arts de Paris

Filme do Desassossego,

João Botelho

3 novembre, 18h30

conférence

Diogo Sardinha

Camões, Pessoa, Saramago:
trois géo-stratégies littéraires

8 novembre, 18h30

projection de films

À la Cité internationale

des arts de Paris

La Terre, Alexandre Dovjenko

La Nature de l'homme,

Sylvain Ferrari

8 novembre, 9h30-18h

rencontre de la lusophonie

Exilience au féminin

dans le monde lusophone

(XX^e-XXI^e siècles)

9 novembre 2016, 19h

conférence

Federico Nicolao

8 février, un atelier en

mouvement. Ravissements,

chimères et merveilles de

l'incertitude et de l'improvisation

17 novembre, 18h30

projection de films

À la Cité internationale
des arts de Paris

Les bâtisseurs, Jean Epstein

O Nosso Homem, Pedro Costa

The City, Ralph Steiner

et Willard Van Dyle

19 novembre, 10h-17h30

rencontre de la lusophonie

Les défis de la gestion de
carrière dans un monde global

29 novembre, 18h30

projection de films

À la Cité internationale des arts
de Paris

Here is Always Somewhere Else,

Rene Daalder

We Have No Art, Baylis Glascock

When Faith Moves Mountains,

Francis Alÿs

29 novembre, 9h30-18h

et 30 novembre, 9h30-13h

colloque interdisciplinaire

Inquiétudes et incertitudes

des utopies dans l'espace

lusophone

30 novembre, 19h

conférence

Tim Ingold

On not knowing and

paying attention :

how to live in a world

of uncertainty

DÉCEMBRE

2 décembre, 19h

conférence

Cédric Villani

6 décembre, 19h

conférence

Marc Fleurbaey

L'utopie ou la mort:

liberté, égalité, durabilité

8 décembre, 19h

conférence

Mathieu Copeland

EX-position

La réalité immatérielle

d'une pensée re-matérialisée

9 décembre, 19h

conférence

Alain Touraine

L'utopie

10 décembre

conférence balade

Joaquim Moreno

Promenade Paris utopique

Festival de l'incertitude

JEU

Louis Marin

Utopiques – jeux d'espaces. En voici un aisément réalisable en société.

On prendra une feuille de papier que l'on pliera en quatre ou en huit. Avec une paire de ciseaux, on découpera arbitrairement, dans la feuille ainsi pliée, des morceaux de tailles et de formes diverses. On développera ensuite la feuille qui prendra un surprenant aspect de dentelle, parfaitement régulier et harmonieusement organisé. On rapprochera ou on froissera les différentes parties de la feuille de façon à ne laisser aucun espace vide, même si celles-ci doivent se chevaucher ou même si, éventuellement, on doit utiliser des morceaux de papier préalablement découpés.

Cette opération achevée, lorsque la feuille de papier aura retrouvé son aspect de surface continue, on demandera aux divers joueurs : 1) de reconstituer les trous de la feuille, d'après les traces de pliure et de froissage ; 2) de reconstituer les morceaux de papier découpés et manquants, y compris ceux qui auraient pu être réutilisés, ainsi que leur place exacte dans la surface ; 3) de réécrire l'opération initiale productrice du jeu. Toute la question est de savoir qui ou quoi, dans cette exemple, est symbolisé par le terme « on » : cette question est celle de l'utopie.

Louis Marin, *Utopiques : jeux d'espaces*
© 1973 by Les Éditions de Minuit

INFORMATIONS PRATIQUES

Festival de l'incertitude

Du 4 octobre au 18 décembre 2016

Fondation Calouste Gulbenkian -

Délégation en France

39 bd de La Tour Maubourg

75007 Paris

téléphone 01 53 85 93 93

L'exposition est ouverte

Lundi, mercredi, jeudi et vendredi

de 9h à 18h

Samedi et dimanche de 11h à 18h

Fermeture le mardi.

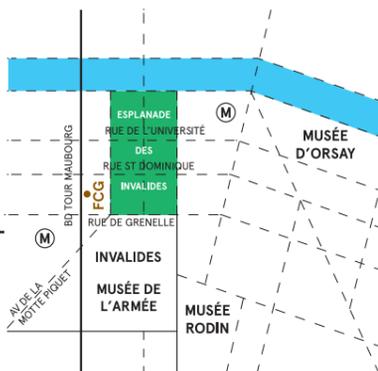
Entrée libre

scénographie

Inês Athayde Tavares et Duarte Lebre

conception graphique

Change is good



Il est nécessaire de s'inscrire pour assister aux conférences (hors Rencontres de la lusophonie et Maison du Portugal) : www.gulbenkian-paris.org

Les projections de films ont lieu à l'Auditorium de la Cité internationale des arts, 18 rue de l'Hôtel de Ville, 75004 Paris

www.gulbenkian-paris.org
Facebook, Twitter, Instagram
#GulbenkianParis #BibGulbenkian

partenaires du Festival



partenaires du programme

